

l'objet du mois # 37

le salon de l'hôtel de gascq, entre ombre et lumière

« Rien ne donne une plus haute idée du raffinement d'une société que ce luxe de bon goût apporté à la décoration des appartements. Les boiseries de Bordeaux, bien connues des amateurs d'arts décoratifs, sont pour cette ville une inestimable richesse. Non seulement elles témoignent de la prospérité artistique du passé, mais elles peuvent encore entretenir le goût des formes harmonieuses et de la main d'œuvre sans défaillance » (Léon Deshairs)¹



Joseph Sibon, *Portrait d'Antoine de Gascq*, 1713, huile sur toile, Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux

Bordeaux connaît au XVIII^e siècle une importante période de prospérité qui se traduit tout particulièrement dans le mouvement des arts. Soutenue par une économie florissante, liée au vin et aux activités portuaires, Bordeaux se redessine et se couvre d'hôtels particuliers à la dernière mode. La décoration intérieure et l'art de la boiserie connaissent des développements sans précédent. Dans ce contexte, la famille de Gascq fait construire en 1735 un hôtel sur un terrain situé entre la rue du Serpolet et celle du Pas-Saint-Georges par un architecte malheureusement inconnu. Cette famille de la noblesse parlementaire est l'une des plus importantes du Bordeaux du XVIII^e siècle. Antoine de Gascq (1673-1753) est président à mortier du Parlement de Bordeaux et également un grand amateur d'art : il fonde ainsi en 1713 l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, dont il devient le premier président. Il n'est donc pas étonnant de voir chez cet amateur un salon d'une grande richesse. En 1739, son fils : Antoine-Alexandre de Gascq (1712-1781) lui succède dans sa charge de président à mortier du Parlement de Bordeaux et c'est peut-être à ce moment-là qu'il faut situer le départ de la rue du Serpolet pour un nouvel hôtel situé dans l'actuelle rue Ségalier. Nommé en 1771 premier président d'un parlement en exil, Antoine-Alexandre est à l'instar de son père un homme d'esprit, ami, entre autres, de Montesquieu.



Plan cadastral de Bordeaux (détail de la rue du Serpolet), 1822, Archives municipales de Bordeaux

En terme de style, comme le souligne Léon Deshairs : « la sculpture décorative à Bordeaux [...] bénéficia de la prospérité de l'architecture. Mais pas plus que celle-ci, et pour les mêmes raisons, elle n'eut d'originalité régionale. ». De fait, le salon de l'hôtel de Gascq n'a rien à envier aux productions parisiennes de la même époque. De style pleinement rocaille, la sculpture se caractérise par ses courbes et ses contre-courbes, ses acanthes, ses coquilles et ses fleurons empanachés ; surtout l'asymétrie des éléments décoratifs lui donne beaucoup de mouvement. Mais cette asymétrie du détail est rattrapée par l'organisation symétrique de l'ensemble : Montesquieu, l'ami des Gascq, ne disait-il pas que : « *L'âme aime la symétrie, mais elle aime aussi les contrastes* »². Le style rocaille connaît justement son apogée dans les années 1735-40 et on en trouve de beaux exemples à Bordeaux, comme au palais de la Bourse ou encore à l'hôtel Lecomte de Latresne³, même si c'est plutôt le style néoclassique qui fait la renommée du décor bordelais. On pourrait être surpris par l'audace du coloris du salon de l'hôtel de Gascq mais le règne de Louis XV met à la mode les couleurs vives et fraîches qui apportent gaieté et luminosité dans les intérieurs. Ce vert profond, que l'on retrouve dans d'autres arts décoratifs tels que la porcelaine, semble avoir été apprécié à l'époque. On le retrouve, bleuté, dans le célèbre cabinet des Fables de l'hôtel de Rohan (Archives Nationales) et, dans un ton nettement plus doux, dans le grand salon du château d'Abondant (remonté au Musée du Louvre) ou dans celui du château de Champs-sur-Marne. Watin dans son célèbre ouvrage : *L'art du peintre, doreur, vernisseur*⁴ nous donne la recette de ce « *verd de composition pour les appartements* » : 1 livre de blanc de céruse, 1/2 once de bleu de Prusse et 2 onces de *stil-de-grain* de Troyes (sorte de laque jaune) à doser selon la teinte souhaitée. La couleur est ensuite appliquée à la détrempe vernie – un mélange d'eau et de colle - dite « *chipolin* » sur le lambris, lui conférant une bonne tenue dans le temps. Quant à la dorure, finalement rare, à l'exception des décors princiers et royaux, car très coûteuse, elle montre ici le prestige du commanditaire.



Anonyme, *Boiseries de l'hôtel de Gascq in situ*, photographie non datée (avant 1917), musée des Arts décoratifs et du Design, Bordeaux

Mort sans descendance légitime, les biens de Antoine-Alexandre revinrent à son fils naturel : Valdec de Lessart, et c'est probablement à ce moment que l'hôtel quitta la famille. L'hôtel de la rue Serpolet ne semble cependant pas avoir marqué les esprits. On n'en retrouve pas mention dans les guides du XVIII^e ou du XIX^e siècle, au contraire de celui de la rue Ségalier et de ses serres chaudes, et il tombe progressivement dans l'oubli. Ainsi en 1916, au moment de la transformation de l'hôtel en école, lorsqu'est évoqué le cas des décors, on note seulement que « *cet hôtel, qui a du appartenir à un bourgeois cultivé, possède, dans plusieurs de ses pièces des boiseries artistiques fortes intéressantes* »⁵. Ce changement d'affectation utilitaire, comme bien souvent, entraîne la dépose des décors. Le XIX^e siècle montre en effet un fort intérêt pour les boiseries anciennes⁶. Dans un premier temps, à l'occasion des travaux de voirie, des décors anciens, souvent fragmentaires, sont mis sur le marché et remontés chez des amateurs. Mais, progressivement, les seules destructions ne suffisent plus à satisfaire la demande et, le marché se structurant, les rabatteurs et autres antiquaires vont s'approvisionner directement en salon complet auprès des propriétaires, parfois peu scrupuleux ou attirés par l'appât du gain. La spéculation commence à monter et les prix des décors anciens augmentent considérablement. Bordeaux, comme les autres villes de province, échappe dans un premier temps à ce mouvement. Cependant, la pression du marché, en particulier depuis l'arrivée des clients américains à la fin du XIX^e siècle, le tarissement de la source parisienne et la qualité de ses décors font de la ville, vers 1900-1910, un haut-lieu d'approvisionnement. Il n'est donc pas étonnant de retrouver une chambre à alcôve bordelaise à Paris, installée dans l'hôtel de Camondo⁷, et jusqu'aux Etats-Unis, où l'on retrouve un salon rond sculpté par Cabirol au *Metropolitan Museum of Art de New-York*⁸. De nombreux amateurs s'opposent néanmoins à ce mouvement et, en écho à la montée de la conscience patrimoniale, parviennent parfois à sauver des décors. Le rôle d'Armand Bardié, négociant-ébéniste et président d'honneur

de la Société archéologique de Bordeaux est à ce titre tout à fait significatif⁹. C'est grâce à lui que de nombreuses boiseries bordelaises sont préservées de l'exode. Son action permet d'empêcher la vente par la ville, devenue propriétaire de l'hôtel de Gascq, du grand salon. Déposé dans un premier temps au dépôt lapidaire dans l'attente de la création du musée d'art ancien, le salon est remonté dans l'hôtel de Lalande par Bardié lui-même lorsque le musée s'y installe. En effet, une partie du premier étage de l'hôtel n'ayant plus de décors, l'architecte de la ville, Jacques d'Welles (1883-1970) choisit d'y remonter en 1924 plusieurs boiseries anciennes dont celles de la rue du Serpolet, afin d'offrir aux collections un cadre approprié à leur présentation. En 1925 le salon de l'hôtel de Gascq bénéficie du classement Monuments historiques au titre objet, consacrant ainsi l'importance historique et artistique de ce décor, témoin des riches heures du XVIII^e siècle comme de celles, plus sombres, du XIX^e siècle.

Bibliographie

- Bardié, Armand, « *Notes sur les boiseries du XVIII^e siècle à Bordeaux* », Bulletin de la Société archéologique de Gers, 1910, 1^{re} année, pp. 224-230
- Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux
- Daly, César, « *Motifs historiques d'architecture et de sculpture d'ornements* », 2^e série : « *Décorations intérieures* », 2e volume, 1880
- Deshairs, Léon, « *L'architecture et la décoration à Bordeaux au XVIII^e siècle* », 1908
- Grellet-Dumazeau, André, « *La société bordelaise sous Louis XV et le salon de Mme Duplessy* », 1897

¹ Deshairs, Léon, « *L'architecture et la décoration à Bordeaux au XVIII^e siècle* », 1908

² Montesquieu, « *Essai sur le goût* », 1757

³ 8, rue de Cheverus. Cet hôtel fut construit en 1739 par l'architecte André Portier. Il fut au XIX^e siècle le siège du groupe de presse La Gironde puis Sud-Ouest

⁴ Watin, Jean-Félix, « *L'art du peintre, doreur, vernisseur* », 2^e édition, 1771

⁵ Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux, 1915-1917 Tome 37, p. XXXVIII

⁶ Thomas Deshayes, « *Collectionner les boiseries françaises anciennes, marchand, marchands et collectionneurs, 1848-1939* », Mémoire de recherche de l'École du Louvre, sous la dir. de Mmes Forray-Carlier et Nouvel-Kammerer

⁷ Actuel musée Nissim de Camondo, ces lambris, provenant d'une maison du Cours du Chapeau-rouge, sont remontés dans la chambre de Moïse de Camondo

⁸ Ce salon proviendrait de l'hôtel de Saint-Marc (actuel C.H.U.) sur le Cours d'Albret (Inv. 43.158.1)

⁹ Lacoue-Labarthe, Marie-France, « *Regard sur la Société Archéologique de Bordeaux* », Revue archéologique de Bordeaux, 2006, T. XCVII